

LES RECITS DU DELUGE A BABYLONE ET DANS LA BIBLE*

Derrière l'apparente similitude des récits biblique et babylonien du Déluge se cache un grand nombre de disparités, de nuances et de particularités qui reflètent parfois des conceptions philosophiques ou religieuses très différentes. Le message ou la leçon que ces récits véhiculent n'ont pas la même portée : dans l'un, il s'agit de la punition d'une humanité corrompue et de la sauvegarde d'un juste, dans l'autre de l'élimination de créatures jugées trop bruyantes et de la protection d'un homme qui entretient des relations privilégiées avec un dieu. Pourtant, il ne faut pas oublier que des parallèles unissent les deux récits et qu'à l'analyse de certains détails, il apparaît qu'incontestablement ils ont une origine commune.

Par Jean-Marie DURAND



LA parenté étroite entre les divers récits du Déluge de la Bible et ceux de Babylone sur le même sujet a très vite été vue, dès la découverte d'un fragment du *Gilgamesh*, et l'émotion

très vive. Le choc passé depuis longtemps, nous sommes aujourd'hui beaucoup plus sensibles aux divergences, surtout à celles qui relèvent de la "philosophie" du récit.

POURQUOI DÉTRUIRE CE QUI A ÉTÉ FAIT ?

C'est certainement dans les motivations du fléau envoyé à l'humanité que se trouve la différence la plus frappante. Le texte biblique est net : Dieu punit une humanité dégradée :

Yabvé vit que la malice de l'homme sur la terre était grande et que tout l'objet des pensées de son cœur n'était toujours que le mal (Gen. VI, 5).

La terre se corrompt à la face de l'Élohim et la terre fut remplie de violence (Gen. VI, 11).

Dans le *Gilgamesh*, point de motivation précise. On nous dit simplement :

Leur humeur porta les grands dieux à causer un déluge (Gilg. XI, 14).

On peut néanmoins inférer du récit d'Atra-hasis la raison de leur décision car les Dieux dirigeants sont les mêmes dans les deux poèmes : Anou, Enlil, Ninourta et Ennougi. C'est donc la "clameur des hommes" qui avait troublé le repos des Dieux. L'Atra-hasis est très clair à ce sujet :

Le dieu fut contrarié par leur brouhaha ;

Enlil entendit leurs cris et dit aux grands dieux :

"Les cris de l'humanité m'ont importuné ;

Je suis privé de sommeil par leur brouhaha"

(Atr. 355-8)

sans lumière et sans bruit, interpénétraient leurs masses originelles. Au fil de générations successives apparurent des Dieux de plus en plus individualisés, de plus en plus à l'image de ce qui devait être leur créature, et la dernière création de l'univers, l'Homme.

La Mésopotamie ne nous a pas laissé de textes philosophiques autres que diverses spéculations par mises en équivalence brutes, qui sont en fait autant d'expressions simplistes d'évidences bien plus profondes. Sans doute faut-il demander à des générations humaines postérieures, surtout à des façons de dire plus élaborées, le sens caché de telles historiettes, lorsque, par exemple, des penseurs présocratiques grecs dénoncèrent l'impureté de l'Être dans le diamant du Non-Être. Cette haine des galopades des générations ultérieures et du mouvement en général, lequel fut à son paroxysme lorsque naît le jeune Mardouk élisant comme jouets favoris les quatre Vents qui bouleversent le milieu aqueux où vivent alors toutes créatures, n'est autre que le regret qu'apparaissent, au sein de l'indifférenciation primitive, mouvement, changement, individualisme. Derrière ce qui est certainement la première façon de définir l'opposition du temps et de la matière, peuvent d'ailleurs se cacher des regrets

Impression d'un sceau-cylindre (cylindre d'Adda) : cette scène mythique représente le dieu du soleil bienfaisant, Shamash, surgissant, une scie à la main entre deux montagnes ; à sa gauche, une divinité des eaux avec des flots où nagent des poissons sortant de ses épaules ; à sa droite une déesse ailée et un dieu armé d'un arc. Époque d'Akkad (deuxième moitié III^e millénaire). BM 89115. © British Museum.



Ce "bruit" est un fait purement sonore ; on ne peut y voir les plaintes de victimes contre leurs oppresseurs, montant jusqu'au ciel. Or ce grief d'être bruyants fait aux hommes n'est qu'en apparence puéril. C'est en effet un leitmotiv récurrent dans la mentalité mésopotamienne ; il mérite explication. Les Dieux eux-mêmes, dans le récit des Origines qui nous est parvenu sous le titre d'*Enouma elish* ("Lorsqu'en haut ..."), avaient eux-mêmes été victimes de semblables accusations de la part des grands Ancêtres. Ces derniers représentaient des entités mal dégagées des deux grandes masses aqueuses, douce ou salée, principes de tout, qui,

plus précis de l'oubli d'une société plus statique, plus grégaire, plus solidaire dans ses intérêts, où le groupe massif était plus important que l'individu, analogue à celle que nous devinons aux origines de l'histoire mésopotamienne.

Cette apparition du temps dans le monde est nettement marquée par l'énoncé des généalogies divines en Babylonie lesquelles correspondent aux "jours" de la création dans le récit biblique. La notion d'impureté qu'explicite le discours grec est donc intéressante en ce qu'elle permet de comprendre la décision de mettre fin à une évolution décadente pour retrouver l'immobilisme primitif.

Page de gauche. Tablette du déluge (version babylonienne). Ninive. VII^e s. av. J.-C. British Museum, Londres.

La différence majeure entre le héros biblique, Noé, et son homologue sumérien est que le premier est un chef de famille alors que le second est un roi-prêtre qui jouit d'une grande fortune et d'une main-d'œuvre abondante. Noé sera sauvé parce qu'il est juste, le héros mésopotamien parce qu'il entretient une relation privilégiée avec un dieu. Empreinte d'un sceau-cylindre : un roi-prêtre est debout dans un bateau qui transporte la statue d'un taureau, support d'un autel à degrés. Fin de l'âge d'Ourouk (début du IIIe millénaire) Lapis-Lazuli. H. 0,043 m.
 © Vorderasiatisches Museum, Berlin. VA 11040.

TOUTES CRÉATURES, SOLIDAIRES DE L'HOMME

Le récit biblique n'est pas compréhensible si l'on n'envisage l'arrivée du Déluge que comme la sanction de la méchanceté humaine car les animaux de toutes espèces doivent eux aussi périr. Le texte est très clair, aussi bien lorsque la catastrophe est prévue :

"La fin de toute chair m'est venue à l'esprit ... Voici donc que je vais les détruire avec la terre" (Gen. VI 13).

"... détruire toute chair en qui se trouve un souffle de vie sous les cieux. Tout ce qui est sur terre expirera" (Gen. VI, 17).

"Je supprimerai de la surface du sol tous les êtres que j'ai faits" (Gen. VII, 4).

que lorsqu'elle est arrivée :

Alors expira toute chair qui remue sur la terre : oiseaux, bestiaux, animaux, toute la pullulation qui pullulait sur la terre, ainsi que tous les hommes. Tout ce qui avait dans ses narines une haleine d'esprit de vie, parmi tout ce qui existait sur la terre ferme, tout mourut. Ainsi furent supprimés tous les êtres qui se trouvaient sur la surface du sol depuis les hommes jusqu'aux bestiaux, jusqu'aux reptiles et jusqu'aux oiseaux des cieux (Gen. VII, 21).

On explique les développements bibliques par la conception que l'Homme est roi sur la terre des animaux à qui originellement il a donné leurs noms. Il faut ajouter que jusqu'au Déluge, l'Homme était strictement végétarien. Les animaux étaient donc en quelque sorte au même niveau d'existence que lui. C'est cette solidarité qui explique qu'ils doivent périr avec lui.

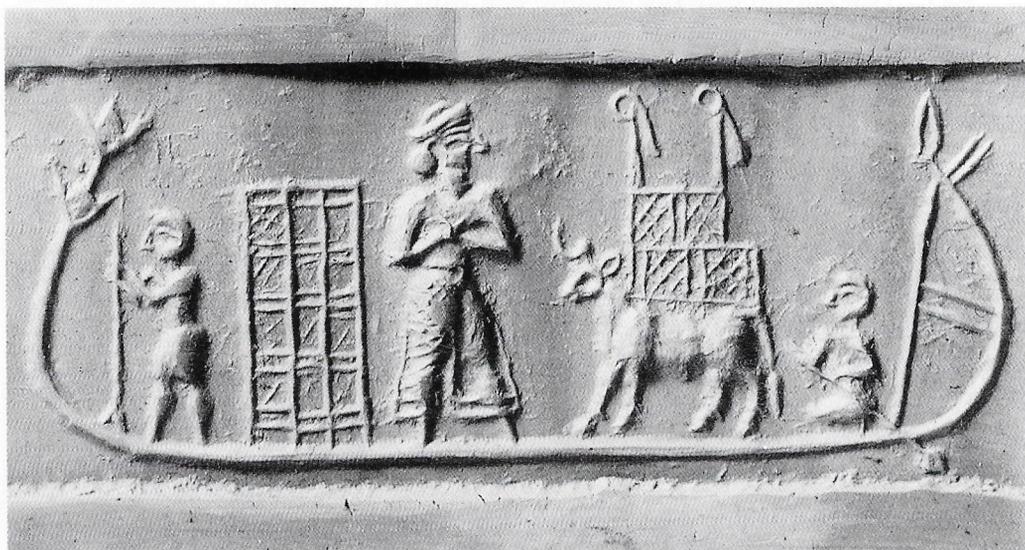
LE DERNIER JUSTE

Parmi l'ensemble des Humains, un seul devait être épargné, avec son monde. Cette singularité n'est donc pas celle d'un héros solitaire. Elle correspond tout à fait à la définition de l'individualité proche-orientale, où l'on se définit avant tout par le groupe auquel on participe. La nuance est importante : Noé n'est pas un nouvel Adam, mais un être dans une société.

La Bible et les textes mésopotamiens diffèrent là encore du tout au tout sur les motivations de cette mansuétude.

Pour la Bible, Noé étant juste, il n'y avait nulle raison, au fond, de lui faire subir le sort commun :

Noé fut un homme juste, parfait, parmi ses contemporains : Noé marchait en compagnie d'Élohim (Gen. VI, 9).



Différence essentielle avec le texte mésopotamien qui ne s'intéresse pas au sort des autres occupants de la terre ! Il y eut plusieurs tentatives des Dieux babyloniens pour détruire l'humanité avant que ne fût envoyé le Déluge : d'abord une peste, ensuite une absence de pluies puis de crues, le trop plein d'eau n'arrivant qu'après un excès de chaleur et de sécheresse. Or, malgré les cassures du texte, il ne semble pas que beaucoup d'attention ait été dévolue à leurs conséquences pour les animaux. Seule est décrite la façon dont se dégrada et se décomposa la société humaine.

Aussi Dieu lui dit-il :

"J'ai vu que tu étais juste devant moi en cette génération" (Gen. VII, 1).

Dans les récits babyloniens, la motivation du salut est parallèle : celui qui est sauvé, l'est à cause de ses rapports personnels avec Dieu, mais leur modalité est bien différente. Le monde divin, d'abord, est plus complexe, puisqu'il y a pluralité d'entités divines. Certaines divinités acceptent ce mouvement et ce devenir qui a envahi le monde. Au tout début de l'histoire du monde, Tiamat, le principe (femelle) des Eaux-salées, n'est pas

d'accord pour détruire ce qui est son œuvre. Son cri d'indignation est celui d'une mère aimante et patiente. Dans les récits de l'*Atra-hasis* ou du *Gilgamesh*, le refus de destruction de l'humanité est le fait d'Ea/Enki, un dieu à moins courte-vue que ses congénères, qui sait qu'il y a désormais un lien essentiel entre l'humain et le divin, celui du rapport culturel : sans le culte, qui est avant tout en Babylonie le service de la table des Dieux, ces derniers seraient condamnés à mourir de faim. Les premières plaies envoyées par les Dieux sont justement déjouées par l'exercice de cultes propitiatoires envers ceux qui ont reçu mission de mettre fin aux hommes.

Le jour où le roi des Dieux, Enlil, choisit une solution radicale qui ne pouvait plus être déjouée, en déchaînant justement l'élément auquel était censé commander Ea/Enki, ce dernier essaya de sauver son dévôt. Il s'agit là d'un trait typiquement mésopotamien : l'individu à sauver n'est pas un être plus juste que les autres mais celui qui a des relations privilégiées avec un dieu particulier qui est son dieu personnel et qui ne serait peut-être pas libre de lui refuser l'assistance qu'un pacte mutuel a certainement instauré entre eux.

Son dieu était Enki ... Il parle avec son dieu (Atr.). Dans le *Gilgamesh*, Outa-napishtim, explique la construction de l'arche en disant :

"Je descends à l'Apsou pour y habiter avec Ea, mon Seigneur".

Il ne s'agit plus, comme dans la Bible, d'une communauté d'idéal entre Dieu et son fidèle, mais d'un pacte politique à respecter.

Mais surtout, la différence majeure entre les deux types de Noé est que le héros biblique est un chef de famille, alors que l'autre est un roi, voire même un roi-prêtre. Dans le texte sumérien, Ziousoudra est appelé "roi, prêtre de l'Apsou". Non seulement, il jouit d'une immense fortune, mais il peut mobiliser pour son arche tous les travailleurs de la cité.

Le héros mésopotamien montre, par ailleurs, une singulière indifférence envers le peuple où il vit, au mépris de l'image traditionnelle qui veut que le roi soit le pasteur de son peuple. On le voit face à "la ville, le peuple et les Anciens", préparer sa fuite. Ce divorce d'avec ses contemporains passe par l'affirmation qu'il a un Dieu à lui, Ea, lequel s'est fâché avec celui que l'humanité tient pour son roi, Enlil. Le Noé babylonien dénonce le pacte social, s'exile et, ce faisant, renonce d'ailleurs à ses prétentions royales puisqu'il abandonne son palais en salaire à ceux qui lui ont construit l'arche. Cela ira encore plus loin car il se dépouillera aussi de son humanité : même s'il est père des nouvelles générations, il sera définitivement exclu d'elles par l'octroi de l'éternité, qui est la différence essentielle entre divin et humain.

La construction de l'arche. Une autre différence entre les deux récits, biblique et mésopotamien, est que dans le premier c'est une unité patriarcale qui sera sauvée alors que dans le second c'est une véritable micro-société avec ses moyens économiques et sa hiérarchie sociale. Mosaïque de Saint-Marc. Atrium. Venise. Vers 1200.

© ArtepHOT/R. Percheron.



DEUX HUMANITÉS ANTINOMIQUES À SAUVER

Dans la Bible, on voit être sauvée une unité patriarcale réduite :

“Tu entreras dans l'arche, toi, tes fils, ta femme et les femmes de tes fils avec toi : ils seront mâle et femelle” (Gen. VI, 18).

“Toi et toute ta maison” (Gen. VII, 1).

De façon corollaire, le Juste va sauver des couples de chaque créature.

“De toutes les bêtes pures, tu en prendras pour toi sept et sept, le mâle et sa femelle, et de toutes les bêtes qui ne sont pas pures, deux, le mâle avec sa femelle, ... pour faire survivre la race à la surface de la terre” (Gen. VII, 2).

En Mésopotamie, le roi sauve avec lui, par contre, l'embryon d'une société et son potentiel économique (contrairement au conseil primitif d'Ea qui ne concernait que des vivants !) :

dans la Bible, à la création du premier homme (dont la propre épouse n'est qu'une émanation) ou à la recréation du genre humain avec la famille de Noé. En ce qui concerne les animaux, le roi mésopotamien emmène son propre avoir ; les animaux sauvages qu'il leur adjoint font inmanquablement penser au souci de la chasse, primordial chez un prince mésopotamien. Au débarquer de l'arche, il sera possible de restaurer une nouvelle société, voire un monde, mésopotamiens.

On soupçonne Bérose – qui écrit à époque très récente – de modernisme, lorsqu'il montre son héros Ziousoudra enterrant en outre, *tous les écrits, des premiers aux derniers, à Sippar, la ville du Soleil*. “Sauver sa culture” fut certainement un souci fondamental pour la Mésopotamie lorsqu'elle termina son existence ; par contre, Ziousoudra adjoint à sa parenté, “ses amis intimes”, ce qui est peut-être un trait grec.

DES CATASTROPHES TRÈS SEMBLABLES

Le récit du déroulement lui-même du déluge, que l'on trouvera analysé ailleurs, malgré des différences factuelles irréductibles (temps du déluge, etc.), montre aussi, dans ses versions occidentales et orientales, d'indubitables rencontres dont le lâcher des deux oiseaux, la colombe et le corbeau. Ce trait, derrière son insignifiance anecdotique, a le très grand intérêt de nous montrer qu'il existait, malgré toutes les oppositions culturelles dans la façon de le décrire, le prototype d'un récit unique du Déluge qui est un fait culturel fondamental du Proche-Orient ancien.

QUAND LE DÉLUGE S'ARRÊTA ...

Toute histoire a sa morale et celle du Déluge n'y contrevient pas. Dans la Bible, comme à Babylone, les colériques divinités convinrent qu'il ne faudrait plus jamais ça.

De façon saisissante, il ne s'agit pas d'un pardon de la part des Dieux mais plutôt d'un repentir de leur part et de la promesse de l'acceptation définitive de l'homme dans le monde. Il y acquiert dès lors une place qui n'est plus simplement le fait de la bonne volonté de son ou de ses créateurs.

Le Dieu de la Bible accepte même l'homme tel qu'il est avec son caractère fondamentalement mauvais :

“Je ne recommencerai plus à maudire le sol à cause de l'homme, car l'objet du cœur de l'homme est le mal, dès sa jeunesse et je ne recommencerai plus à frapper tout vivant comme je l'ai fait” (Gen. VIII, 21).



Palais de Mari. Détail de la photo page suivante. Début du II^e millénaire av. J.-C. Musée du Louvre. © RMN.

*“Je le chargeais de tout ce que j'avais d'argent,
Je le chargeais de tout ce que j'avais d'or,
Je le chargeais de tout ce que j'avais en vivants
de toutes espèces ;
Je fis monter dans le bateau toute ma famille et
toute ma belle-famille ;
Je fis monter du bétail de la steppe, des animaux
de la steppe et tous les artisans” (Gilg. XI, 81-85).*

Non seulement, donc, il emporte de quoi acheter (or, argent) ou produire (artisans), mais il adjoint à sa famille, les gens de son alliance : ainsi pourra-t-on continuer à pratiquer des mariages qui ne seront pas consanguins, souci totalement étranger,



Dans les poèmes babyloniens, plus d'une divinité éprouve même de la compassion à la vue des cadavres humains qui s'en vont au fil des eaux, comme la très belle lamentation de la déesse qui fabriqua jadis le premier homme. Le texte conclut : *Elle se lamenta tout son saouïl...*

Là où elle s'était postée en larmes, s'installèrent les Dieux et comme des moutons se pressent à la rigole, leurs lèvres étaient desséchées d'angoisse.

L'acte de réconciliation est l'offrande du sacrifice, qui apaise la Divinité dans la Bible, mais nourrit les dieux affamés dans les textes babyloniens :

"... J'offris un sacrifice ; je fis une offrande répandue sur la terrasse de la montagne"

...
Les dieux sentirent l'odeur ; Les Dieux sentirent la bonne odeur ; Les Dieux, comme des mouches, se rassemblèrent au-dessus du sacrificeur. (Gilg. XI, 155-15)

Le texte de l'*Atra-hasîs* est extrêmement parallèle : *Rassemblés comme des mouches au-dessus de l'offrande,*

Les dieux sentirent l'odeur.

La leçon (édulcorée dans la Bible) est que désormais les Dieux ne peuvent plus se passer de l'acte cultuel qui les nourrit. En Babylonie, l'homme

avait d'ailleurs été créé pour accomplir le travail qui avant eux pesait sur leurs augustes épaules. C'est un peu la morale de l'apologue romain des "membres et de l'estomac". La création n'est désormais complète qu'avec l'homme en son sein.

POUR UNE ALLIANCE ÉTERNELLE

Dieu et l'Homme désormais coexisteront. C'est bien là la leçon de cette histoire et la déesse-Mère, dans les deux poèmes babyloniens, proclame qu'elle portera désormais sur elle une parure symbolique rappelant cette leçon.

"Dieux que voici, que (ces mouches) soient parure en lazulite à mon cou afin que je n'oublie rien !

Les jours que voici, puissé-je m'en souvenir, puissé-je ne pas les oublier !" (Gilg. XI, 164-165).

On sait que pour la Bible, c'est l'arc-en-ciel qui devait servir de moyen de se souvenir de l'alliance passée désormais entre Dieu et son fidèle :

"Je mets mon arc dans un nuage et il deviendra signe d'alliance entre moi et la terre. Il arrivera donc que, lorsque je ferai paraître un nuage sur la terre et que dans le nuage l'arc sera aperçu, je me souviendrai de mon alliance qui existe entre moi et vous, et tout animal vivant en toute chair, pour qu'il n'y ait plus d'eaux pour un Déluge pour détruire toute chair".

L'ordonnateur du sacrifice. Lorsque le déluge s'arrêta, l'acte de réconciliation entre les hommes et les Dieux fut l'offrande d'un sacrifice, pour apaiser Dieu dans la Bible, pour nourrir les divinités dans les textes babyloniens. Palais de Mari. Début du II^e millénaire av. J.-C. Musée du Louvre. © RMN.

* La traduction de la Bible est celle de E. Dhorme, dans la Pléiade. Pour les textes relatifs au déluge, on cite ici l'excellente édition (de loin la meilleure en français) due à M.-J. Seux dans *La création et le Déluge d'après les textes du Proche-Orient ancien*, Supplément au Cahier Evangile n° 64, Le Cerf, 1988.